



HAL
open science

Cogito versus ubuntu : sauvegarder les langues et les cultures africaines

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. Cogito versus ubuntu : sauvegarder les langues et les cultures africaines. LES CAHIERS DE L'ACAREF (Vol. 1/N°3- décembre 2019,), Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme., pp 217-239, 2019. hal-04010540

HAL Id: hal-04010540

<https://hal.science/hal-04010540>

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cogito versus ubuntu : sauvegarder les langues et les cultures africaines

Pierre Frath

Professeur émérite de linguistique à l'Université de Reims
Observatoire Européen du Plurilinguisme
CIRLEP EA 4299
CELISO EA 7332
GEPE-LILPA EA 1339
Pierre.fraith@aliceadsl.fr
<http://www.res-per-nomen.org>

Résumé

Comment sauvegarder les langues patrimoniales d'Afrique ? Il faut d'abord bien comprendre la situation linguistique complexe dans laquelle vivent les Africains, et pour cela, on utilisera un concept issu de la pensée bantoue, celui d'« ubuntu », qui conjoint les notions de territoire, de communauté, de langue, d'histoire et de culture. L'ubuntu occidental a produit un sentiment exacerbé de l'égo, appelé ici le « cogito » en référence au fameux *cogito ergo sum* de Descartes, potentiellement très déstabilisant, mais dont les aspects positifs peuvent produire un sentiment d'appartenance à des ubuntu plus larges, plus globaux. Il sera montré que les Africains francophones vivent dans plusieurs ubuntu intriqués les uns dans les autres et que cette intrication peut être une chance pour les langues africaines : elles pourraient constituer un aspect central dans une francophonie en expansion dont l'Afrique francophone sera inéluctablement le centre.

Abstract

How can African heritage languages be saved? To do that, one must first understand the intricacies of the complex linguistic situation Africans live in. To that effect we use a Bantu concept, "ubuntu", which conjoins the notions of territory, community, language, history and culture. The Western ubuntu has produced an exacerbated importance of the self, which we name "cogito" in reference to Descartes' famous *cogito ergo sum*, potentially very disruptive for local ubuntu but whose positive aspects may produce a feeling of belonging to wider more global ubuntu. It will be shown that Francophone Africans live in a number of intricate ubuntu which could be an opportunity for African languages: they might become a central aspect in the fast growing Francophone world of which Africa will manifestly be the centre.

Introduction

Dans la tradition occidentale, on considère volontiers la société comme une association volontaire d'individus. L'individu ne doit pas son existence à la société, mais à la *res cogitans*, la chose qui pense en nous, c'est-à-dire l'âme que Dieu (ou la Nature, selon les croyances) place aléatoirement dans les corps. Ce point de vue peut se résumer par la phrase latine de Descartes bien connue, *cogito ergo sum*, « je pense, donc je suis ». La société s'est formée dans un second temps pour des raisons essentiellement pratiques. Nous sommes donc avant tout des individus, ce qui encourage l'égoïsme et affaiblit le lien social, en particulier lorsque le cogito prend la forme d'un capitalisme néo-libéral extrême ; en revanche, l'égalité des âmes à la naissance donne un fondement à une certaine éthique de la reconnaissance de l'autre quel qu'il soit.

Dans la plupart des sociétés traditionnelles, on pense à l'inverse que l'homme n'est rien tout seul, que la société vient d'abord et l'individu seulement dans un second temps. Ce point de vue peut être résumé par le terme bantou *ubuntu*, qui se traduit par « humanité », mais dont on peut

gloser la portée philosophique par « je suis parce que nous sommes ». C'est la société qui accueille les enfants en son sein et qui fait d'eux ce qu'ils deviennent. Le lien social interne à l'ubuntu est très fort, mais il ne s'étend pas forcément au-delà.

L'ubuntu est la condition naturelle de l'humanité. Mais la vision individualiste construite par la civilisation occidentale se répand sur toute la planète et elle n'est pas sans conséquences. L'individualisme est séduisant en raison des possibilités qu'il offre et de la liberté qui l'accompagne, mais comme il arrive avec les modes de vie de l'ubuntu occidental, et notamment ses langues, il peut détruire les ubuntu locaux. Il semble désormais impossible que les ubuntu traditionnels puissent se maintenir tels quels et ils sont menacés de disparition à brève échéance. Ce phénomène a déjà eu raison des cultures régionales en Europe, et il se développe maintenant sur les autres continents. Dès lors que faire ?

Dans ce texte, on commencera par examiner les forces et les faiblesses de l'ubuntu et du cogito ainsi que le développement de leurs rapports, qui risquent d'être très défavorables aux ubuntu locaux. On étudiera ensuite la situation en Afrique francophone à partir de la question des langues. Les langues patrimoniales africaines sont menacées à la fois par le développement du français langue maternelle et par celui d'une ou plusieurs langues nationales. Il sera argumenté que si les enfants sont alphabétisés dans leur langue maternelle, ils pourront en étendre l'usage à l'âge adulte à tous les domaines et développer des corpus littéraires et scientifiques dans leurs langues. Mais pour leur donner accès à l'universalité des connaissances, il faut aussi leur enseigner une langue scientifique déjà bien installée, c'est-à-dire le français en Afrique francophone. Si le pays où ils habitent a choisi une ou plusieurs langues nationales parmi les langues patrimoniales, il convient aussi de la ou de les enseigner à tous les citoyens afin qu'ils puissent être partie prenante dans l'ubuntu national en train de se constituer.

Il s'agit de sauvegarder la diversité des ubuntu grâce au maintien des langues, de leur permettre de se développer, d'y introduire les aspects positifs du cogito, à savoir la liberté et la reconnaissance des autres, tout en se protégeant contre ses excès destructeurs dans les domaines économiques et sociaux.

1. Forces et faiblesses de l'ubuntu et du cogito¹

On raconte qu'un anthropologue a proposé le jeu suivant à des enfants de l'ethnie xhosa, en Afrique du Sud. Il a mis un panier de fruits sous un arbre et il a dit aux enfants que le premier arrivé gagnerait tous les fruits. Au signal, tous les enfants se sont élancés en même temps... en se donnant la main ! Puis ils se sont assis ensemble pour profiter de leur récompense. Lorsque l'anthropologue leur a demandé pourquoi ils avaient agi ainsi alors que l'un d'entre eux aurait pu avoir tous les fruits, ils ont répondu : « *Ubuntu*. Comment l'un d'entre nous peut-il être heureux si tous les autres sont tristes ? ».

Ubuntu est un mot de la langue bantoue qui se décompose en *-ntu*, « humain », et en *ubu-*, un préfixe d'abstraction. Il signifie donc quelque chose comme « humanité », mais avec un sens beaucoup plus vaste et riche, une humanité qui construit les êtres par partage mutuel. Le mot est notamment lié à un proverbe bantou signifiant à peu près : « Je suis ce que je suis parce que vous êtes ce que vous êtes », « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous », ou encore « Je suis parce que nous sommes »². Cette formulation rappelle par la forme le *cogito ergo sum* de Descartes, le fameux, « je pense donc je suis » ; mais ces deux expressions révèlent des différences considérables dans la conception de l'homme sous-jacente, chacune avec ses forces et ses faiblesses.

¹ Cette partie du texte est adaptée du livre que j'ai co-écrit avec un philosophe, René Daval, *Cogito versus ubuntu. Les rapports entre individu et société analysés dans un cadre anthropologique et linguistique*. Éditions Sapientia Homini (2019).

² *Ubuntu* est aussi le nom d'un système d'exploitation informatique très convivial basé sur *Linux*, créé par un Sud-Africain, Mark Shuttleworth.

L'archevêque Desmond Tutu commente ainsi la notion d'*ubuntu* : « *Ubuntu* parle en particulier du fait qu'on ne peut pas exister dans l'isolement en tant qu'être humain. Cela parle de notre interdépendance. On ne peut pas être un humain tout seul »³. Le terme *ubuntu* apparaît dans des sources sud-africaines vers le milieu du XIX^{ème} siècle. Son usage en philosophie s'est développé dans les années 1950, et plus particulièrement dans les années soixante-dix, où il en est venu à nommer un humanisme africain basé sur une sorte de socialisme naturel opposé à l'humanisme de l'Occident basé sur l'individu, et donc égoïste. L'*ubuntu* serait responsable de ce sens de l'hospitalité si typique de l'Afrique, et de la capacité spontanée de ses habitants à entrer dans des relations intersubjectives riches et chaleureuses. L'Afrique serait ainsi un terrain favorable à l'instauration d'un socialisme communautaire se distinguant radicalement des pratiques coloniales où la terre et les ressources sont accaparées par les colons, ne laissant aux colonisés que des miettes pour subvenir à leurs besoins. L'*ubuntu* a ainsi été un instrument idéologique au service de la lutte contre la colonisation.

Les enfants xhosas ont donné une belle leçon d'éthique à l'anthropologue, et à travers lui, à la société occidentale tout entière, souvent égoïste, cupide et calculatrice. Mais comment se serait déroulée la course si des enfants zoulous ou bochimans avaient été présents parmi les enfants xhosas ? L'*ubuntu* se serait-il appliqué à eux ? Il est à craindre que non. J'ai passé quelques années en Afrique et j'ai pu constater un manque d'empathie flagrant des Africains envers les membres d'autres communautés ethniques. Une sécheresse avait frappé les habitants d'un plateau, mais sans toucher les habitants de la plaine. Ces derniers ont parfois porté secours aux gens des plateaux qu'ils rencontraient, mais ils ne sont pas allés jusqu'à s'organiser pour les aider sur place. Les seuls à faire cela furent les occidentaux par le moyen d'ONG comme *Médecins sans frontières* ou d'organisations comme la *Croix Rouge*.

Leur action est sans doute rendue possible par la relative richesse des pays occidentaux et elle est sûrement liée au sentiment de culpabilité très chrétien qui imprègne les sociétés occidentales. Mais il y a aussi autre chose : la civilisation occidentale est basée sur une conception de l'homme comme singularité absolue, que François Flahault fait remonter à Platon.

Platon a promu une conception de l'individu en rupture avec celle que partageaient la plupart des Grecs de son temps ainsi que bien d'autres cultures, et que partagent encore aujourd'hui nombre de sociétés non occidentales. Son œuvre géniale a imposé durablement l'idée qu'il existe en nous un élément supérieur d'origine céleste et non pas terrestre comme l'est notre corps. Cet élément, la *psykhê* (l'âme) constitue notre personne même.⁴

Nous sommes donc un corps de matière habité par une âme d'origine divine. Cette conception s'est transmise jusqu'à nous directement depuis Platon et les philosophes de l'Antiquité et par l'intermédiaire de la Bible. L'homme ne doit pas son humanité à la société mais à la divinité qui a placé en lui une âme que rien ne vient au départ distinguer des autres. Les âmes sont donc égales à la naissance, et les différences qui peuvent apparaître au cours de la vie ne sont que contingentes car dans la dépendance des conditions de vie et de la valeur morale des individus. Il s'ensuit une certaine reconnaissance de l'autre par-delà les différences de religion et d'ethnie, même si le racisme demeure. « Je suis ce que je suis, pense-t-on, mais si la divinité avait placé mon âme dans un bébé né ailleurs dans le monde, ma vie serait différente mais pas ontologiquement inférieure ». La chanson de Maxime Le Forestier, « Né quelque part », exprime bien cette conception égalitaire des êtres humains, profondément installée dans la culture populaire occidentale. C'est cet aspect du cogito qui est à l'origine de l'action d'ONG comme *Médecins sans frontières*, qui interviennent partout sur la planète.

³ Voir <http://www.institut-repere.com/METAPHORES/metaphore-96-je-suis-parceque-nous-sommes.html> et l'article Wikipedia sur *ubuntu*.

⁴ Flahault 2006 : 54.

Le cogito génère ainsi une conscience exacerbée de la valeur de l'individu. Sa face sombre est cet individualisme effréné qui règne dans les sociétés occidentales. Il s'est incarné dans cette forme moderne du capitalisme néolibéral qui domine l'économie, où chacun est encouragé à ne penser qu'à soi, même si c'est au détriment des autres. Le lien social tend alors à se rompre, et c'est sans doute là qu'il faut chercher, du moins en partie, l'origine de revendications sociales comme celle des gilets jaunes en 2018 et 2019 en France, marquées par une quête de solidarité et son corollaire, la lutte contre les inégalités, notamment fiscales.

L'ubuntu occidental est gravement menacé par les excès du cogito, et cela d'autant plus que la société est considérée comme une création humaine issue d'un accord explicite entre les hommes au cours de son évolution, une sorte de *Contrat Social*, dans les termes de Rousseau. Elle n'a donc pas de valeur ontologique. Dans l'ubuntu traditionnel, au contraire, l'homme doit son humanité à sa communauté, et c'est la société qui vient ontologiquement en premier. C'est ce qui explique la grande solidarité qui règne au sein de l'ubuntu. Mais les sociétés, y compris traditionnelles, sont rarement égalitaires, et la place de chacun est alors déterminée avant la naissance : on hérite de la condition sociale de sa famille. Il se crée ainsi des castes entièrement déterministes. Au Sénégal, la tradition veut que naître dans une famille de bijoutiers, de griots, de cordonniers ou de bûcherons signifie qu'on appartient à une caste inférieure. On sera considéré ainsi toute sa vie, et cet opprobre sera transmis à la descendance, sans recours. Les âmes dont on est doté à la naissance ne sont alors pas égales.

Or la démocratie n'est possible que si les âmes sont égales, si les électeurs acceptent de voter pour des représentants qui ne sont pas forcément issus de l'ubuntu historique. Et c'est un fait que dans beaucoup de pays occidentaux, on ne compte plus les députés et les responsables politiques issus de l'immigration. En revanche, en Irak ou en Irlande du Nord par exemple, chacun vote pour son ubuntu à lui. C'est aussi souvent le cas en Afrique. Au Sénégal par exemple, on pratique volontiers le vote « ethnique », mais il semble que l'ubuntu ne soit plus le seul critère. Lors de l'élection présidentielle de février 2019, le candidat Macky Sall, un Pulaar, a été élu président de la République. Il a bénéficié de scores très élevés au Fouta, à l'extrême nord du pays, qui comprend une forte proportion de Pulaars, mais comme il est né à Fatick, en pays sérère, il a aussi eu les voix d'une grande partie de cette population, bien qu'il ne soit pas sérère lui-même.

En résumé, le cogito affaiblit les liens de l'ubuntu proche, mais renforce la prise de conscience d'un ubuntu global par-delà les différences. Dans l'ubuntu traditionnel, c'est l'inverse : les liens au sein de la communauté proche sont très forts, même s'ils sont ontologiquement inégalitaires, mais les autres, en-dehors de l'ubuntu, ne sont pas pris en compte.

Le monde est désormais ouvert. Il n'y a plus de communautés isolées, ce qui est plutôt une bonne chose. On a oublié à quel point la vie dans les sociétés traditionnelles pouvait être précaire. Chaque groupe humain était la victime potentielle de ses voisins, et les gens vivaient dans la crainte permanente de raids qui leur coûteraient peut-être la vie, souvent les réserves, et parfois les femmes, ce qui signifiait la fin de leurs lignées. Il suffit de lire les textes historiques de la Bible pour avoir une idée du degré de violence entre les peuples qui se côtoyaient alors en Palestine ; des guerres incessantes se terminaient en spoliations diverses et variées, parfois en déplacements forcés de populations ou en massacres à grande échelle, parfois même en génocides.

Mais dans notre monde ouvert, l'ubuntu demeure. Il caractérise des communautés géographiques parlant la même langue et partageant une histoire et une culture. La langue en est le ciment. Avant l'adoption du français comme langue nationale commune, ce que les livres d'histoire appellent la France n'était que le produit des guerres et des alliances au sein de l'aristocratie européenne. Les régions changeaient de suzerain et le plus souvent, leurs habitants s'en rendaient à peine compte. Ils vivaient dans leurs ubuntu régionaux, parlant la langue locale, partageant une histoire et une culture commune. Lorsque le français a été enseigné massivement dans les écoles au cours du XIX^{ème} siècle et qu'il est devenu la langue maternelle de la plupart des citoyens, les

langues régionales ont commencé un lent déclin qui risque d'aboutir à leur disparition totale dans peu de temps.

La qualité de vie des gens n'est généralement pas affectée négativement lorsqu'ils changent de langue maternelle, au contraire, elle s'améliore souvent, en particulier lorsque la nouvelle langue apporte avec elle des connaissances que les langues locales ne possédaient pas. C'est pourquoi le changement est si facilement accepté, au point qu'on n'en prend généralement pas conscience.

Mais les pertes culturelles et linguistiques sont bien évidemment immenses. Elles affectent la culture du passé et la privent de tout futur car ses potentialités disparaissent. On sait que la Gaule s'est romanisée en à peu près un siècle après sa conquête par Jules César, abandonnant sa langue et adoptant des parlers bas-latins qui allaient devenir les langues d'oc et d'oïl, et dont l'une, qui allait devenir le français, s'est considérablement développée mille ans plus tard. Nul ne peut dire si une civilisation celtique se serait développée en Europe si les Romains n'avaient pas envahi la Gaule, et si les Gaulois n'avaient pas changé de langue maternelle.

Qu'en est-il de l'Afrique francophone ? Quelles sont les évolutions linguistiques prévisibles ? Les langues africaines sont-elles menacées, et si oui, que faire pour les sauvegarder ? Ce sera le sujet des sections suivantes.

2. Une classification gnoséologique des langues⁵

Le linguiste Louis-Jean Calvet a proposé un modèle « gravitationnel » des langues, qu'il décrit ainsi :

Il est possible de mettre de l'ordre dans ce grand désordre babélien [celui de la grande diversité des langues] à l'aide de ce que j'ai appelé le *modèle gravitationnel*⁶, en partant de l'idée que les langues sont reliées entre elles par les bilingues. Autour d'une langue hyper-centrale, l'anglais, dont les locuteurs présentent une forte tendance au monolinguisme, gravitent ainsi une dizaine de langues super-centrales dont les locuteurs, lorsqu'ils sont bilingues, ont tendance à parler soit une langue de même niveau, soit l'anglais. Autour de ces langues super-centrales gravitent une centaine de langues-centrales qui sont à leur tour le centre de gravitation de milliers de langues périphériques⁷.

Ce modèle se fonde sur le bilinguisme des locuteurs, qui vont préférentiellement choisir d'apprendre une langue située au niveau de la leur ou bien au niveau supérieur.

Mais pour éclairant qu'il soit, le modèle de Calvet ne dit rien du *moteur* du choix et il ne permet donc pas d'agir sur lui. C'est pourquoi on proposera ici une classification *gnoséologique* des langues, c'est-à-dire fondée sur les connaissances qu'elles véhiculent et que les parents estiment nécessaires à la vie professionnelle future de leurs enfants. De ce point de vue, on peut distinguer trois types de langues : les langues patrimoniales, les langues nationales et les langues d'accès universel à la connaissance.

2.1 Les langues patrimoniales

L'écrasante majorité des quelque six à sept mille langues encore parlées dans le monde sont des langues *patrimoniales*, c'est-à-dire transmises par le milieu familial et la communauté locale. Chacune d'elles comprend de nombreuses variétés, plus ou moins mutuellement compréhensibles, et pour les enseigner, il faudrait adopter une langue standard, ce qui n'irait pas sans difficultés. Laquelle choisir ? Que va-t-il advenir des autres variétés ? De plus, beaucoup d'entre elles ne sont

⁵ Cette classification a déjà été exposée dans Frath 2019a, 2019b, 2018a.

⁶ Calvet 1999.

⁷ Louis-Jean Calvet, « Mondialisation, langues et politiques linguistiques », texte trouvé sur le site du *Gerflint (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)*, sans mention de date, <http://gerflint.fr/Base/Chili1/Calvet.pdf>.

pas écrites, et même lorsqu'elles le sont, elles ne disposent pas souvent de l'appareil linguistique et didactique nécessaire à leur enseignement.

Ces langues sont en recul, voire en voie de disparition. Elles sont parfois les victimes de politiques délibérées, comme celle que préconisait l'abbé Grégoire dans son *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française* présenté à la Convention nationale le 4 juin 1794. Mais c'est surtout la scolarisation de l'ensemble de la population qui les a conduites à leur perte en France, et ailleurs aussi. Les langues régionales ont été remplacées tout au long des XIX^e et XX^e siècles par le français *en tant que langue maternelle*, ce qui signifie la fin de leur transmission et leur disparition inéluctable.

Les langues patrimoniales servent dans la vie de tous les jours. Elles disposent bien souvent d'un riche vocabulaire capable d'exprimer les connaissances d'un passé agricole ou de chasseur-cueilleur, mais qui se perd rapidement quand le mode de vie des populations change. C'est pourquoi leurs locuteurs doivent nécessairement apprendre une ou plusieurs autres langues pour accéder aux savoirs qui leur seront nécessaires dans leur vie professionnelle.

2.2 Les langues nationales

La première langue apprise à l'école par les locuteurs de langues patrimoniales est généralement la langue nationale du pays où ils habitent, et qui n'est pas forcément une langue locale, historiquement. Elles sont au nombre de quelques centaines dans le monde. Il s'agit de langues qui se sont imposées sur un territoire délimité par des frontières politiques, qui se sont standardisées, et qui se sont dotées de l'appareil linguistique et pédagogique nécessaire à leur apprentissage. Il peut s'agir de variétés locales, par exemple le français en France à partir du Haut Moyen Âge face aux autres langues d'oïl et aux langues d'oc, ou d'une langue étrangère, comme le français en Afrique francophone. Les langues nationales finissent par avoir raison des langues patrimoniales, essentiellement parce que les locuteurs de ces dernières les considèrent comme plus prestigieuses et qu'ils en ont besoin pour acquérir les connaissances de la modernité.

2.3 Les langues universelles

Les langues nationales sont utilisées à l'école, et sont donc en mesure d'exprimer les connaissances ordinaires des locuteurs. Mais elles ne sont pas toutes utilisées dans les sciences. Celles qui le sont, donnent à leurs locuteurs la capacité d'exprimer *toutes* les connaissances existantes. On les qualifiera ici d'*universelles* ; il s'agit de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien, du russe, de l'arabe, et de quelques autres, sans doute pas plus d'une vingtaine. Ce sont elles que Calvet appelle « hyper-centrale » (l'anglais) et « super-centrales » (d'autres langues universelles). Les locuteurs de langues nationales non universelles, par exemple les Finlandais, doivent apprendre une de ces langues s'ils veulent contribuer à la recherche scientifique.

Les langues universelles européennes ont émergé à partir de la Renaissance, lorsque les langues nationales ont remplacé le latin en tant que langues juridiques et administratives et qu'elles sont alors devenues les langues de la culture, de la littérature et peu à peu, des sciences (le latin a continué d'être utilisé pendant quelques siècles). Ce sont elles qui ont créé notre modernité, fondée sur un héritage gréco-latin et chrétien dont les textes étaient conservés depuis le Haut Moyen Âge dans les monastères. Il faut mentionner aussi l'influence des Arabes dont la langue était devenue universelle suite à l'expansion de l'islam qui les avait mis au contact de la civilisation grecque au Moyen-Orient et latine en Afrique du Nord. C'est pourquoi l'arabe, qui était jusque-là la langue patrimoniale de nomades et de commerçants de la péninsule arabique, était appris par les clercs chrétiens du Moyen Âge.

Toutes ces langues se sont illustrées dans les sciences et la connaissance, parfois de manière tout à fait innovante, et les spécialistes étrangers ont alors lu ces textes ou les ont fait traduire. Chaque langue universelle est ainsi la dépositaire de traditions scientifiques riches et variées qui s'entrelacent mais ne se superposent pas.

3. La situation des langues en Afrique francophone

La majorité des Africains vit dans deux ou trois ubuntu qui se superposent et s'intriquent les uns dans les autres. Il s'agit des ubuntu patrimoniaux, nationaux et francophones.

3.1 L'ubuntu patrimonial

Les langues patrimoniales existent depuis la nuit des temps et elles sont le ciment de l'ubuntu des communautés villageoises, héritières des modes de vie d'avant la colonisation et les dépositaires de l'essentiel de la culture africaine traditionnelle. En tant que telles, elles devraient être sauvegardées non seulement pour les générations futures, mais pour l'humanité tout entière qui pourra puiser en elles des connaissances ignorées par elle jusqu'ici. La seule solution est l'apprentissage scolaire de ces langues par les enfants de ces communautés. Cela signifie l'adoption d'une écriture, si ce n'est déjà fait, le choix d'un standard, la mise en place d'un appareil linguistique (dictionnaires, descriptions grammaticales, anthologies, etc.) et didactique (manuels, grammaires scolaires, cahiers d'exercices, etc.), et bien sûr la formation des maîtres, un problème difficile, surtout pour la première génération, qui va devoir mettre en place ces appareils et apprendre à les utiliser. Cela ne peut se faire sans un investissement important de la part des autorités nationales, avec l'aide des universités, seules en mesure de fournir le travail linguistique, didactique et professionnel nécessaire, appuyées par la communauté internationale.

Il faut cependant noter qu'il n'y a pas de demande populaire pour l'enseignement de ces langues parce que les parents considèrent que la seule langue vraiment utile est le français : c'est elle qui ouvrira aux enfants la voie des carrières dans l'administration ou l'économie moderne. Leur propre langue, pensent-ils, les enfants la parlent déjà et ils n'ont donc pas besoin de l'apprendre. C'est pourquoi, il faudra enseigner le français en même temps que les langues patrimoniales. Cela demandera une créativité supplémentaire dans la formation des maîtres car il faudra que l'apprentissage des deux langues se fasse de manière concertée.

L'espoir est que les enfants, une fois adultes produisent des textes en langue patrimoniale dans tous les domaines, journalistiques, littéraires, scientifiques, etc., augmentant ainsi le corpus des textes disponibles pour les générations suivantes. Il faudra alors accepter que ces langues se modifient considérablement par emprunt ou par néologie.

Mais une telle évolution peut aussi générer des problèmes politiques : les régions qui constituent les pays africains, encouragées par une identité en train de se consolider, pourraient être tentées par la sécession et par des regroupements transfrontaliers de communautés parlant les mêmes langues. Cela signifierait la guerre et son cortège de malheurs.

Pour l'éviter, il faudra une gouvernance intelligente de la part des États africains, qui prenne en compte également toutes les communautés. Il faudra aussi consolider un ubuntu national déjà en voie de construction dans la plupart des pays africains autour d'une ou plusieurs langues nationales.

3.2 L'ubuntu national

Parmi les langues patrimoniales, certaines sont devenues des langues nationales, le plus souvent celles de la majorité de la population, autour desquelles se construisent les ubuntu des pays issus du découpage colonial de l'Afrique, par exemple le wolof au Sénégal ou l'éwé et le kabiyè au Togo. Ces ubuntu nationaux sont déjà existants, puisque les Africains ne se désignent pas d'abord par leur ethnie mais par le pays où ils habitent. Ils se disent sénégalais avant de préciser qu'ils sont wolofs ou peuls.

Beaucoup de locuteurs dont la langue nationale n'est pas la langue maternelle l'apprennent de manière informelle et s'en servent comme *lingua franca* dans leur propre pays et, quand c'est possible, dans les pays voisins. C'est par exemple le cas du wolof, du lingala ou du swahili.

En Afrique francophone, les langues africaines sont très peu enseignées. Lorsqu'elles le sont, il s'agit presque exclusivement de langues nationales. C'est le cas par exemple du projet ELAN⁸, qui regroupe huit pays francophones. On y enseigne une langue nationale et le français. Les premières ont tout à y gagner, puisqu'elles n'étaient pas ou n'étaient que peu enseignées jusqu'ici ; quant à la seconde, elle bénéficie elle aussi de cet enseignement bilingue, puisqu'on constate une meilleure maîtrise du français chez ces élèves. Sans doute l'assurance que les enfants prennent dans leur propre langue permet-elle de dédramatiser et faciliter l'apprentissage du français, augmentant ainsi leurs chances de réussite. Cette constatation est confirmée par Bienvenu Séné-Mongaba dans son école à Kinshasa⁹, au Congo, où on enseigne seulement en lingala durant les trois premières années. Le français n'est introduit que lors de la 4^{ème} année, et malgré cet apprentissage tardif (ou bien à cause de cela), les résultats aux tests nationaux, uniquement en français, sont très bons, meilleurs en moyenne que ceux des élèves d'écoles où l'on n'enseigne que le français. Cela montre que la synergie entre les deux langues est bénéfique aux deux.

3.2.1 Se débarrasser du français ?

Le lecteur peut se demander s'il ne serait pas souhaitable de se débarrasser du français totalement et de n'enseigner qu'en langue nationale. D'ailleurs, on entend cette revendication assez souvent parmi les universitaires africains. L'argument est que le français est la langue du colonisateur et qu'il convient de la « punir » en s'en séparant.

Il faut cependant rejeter cette idée, et cela pour trois raisons principales. La première est que les langues nationales africaines ne donnent pas un accès suffisant à la connaissance, y compris le swahili, sans doute la langue africaine la plus utilisée dans la production littéraire et journalistique et la plus riche en termes de vocabulaire. Toutes les langues sont bien sûr capables de devenir universelles, mais le fait est qu'elles ne sont qu'une poignée à l'être, et que les locuteurs d'une partie d'entre elles sont en train de jeter l'éponge face à l'anglais : le néerlandais, le suédois et même l'allemand sont désormais peu utilisés dans la recherche et l'enseignement supérieur¹⁰.

Pour fixer les idées, une langue purement orale comprend environ 1500 à 2000 mots : c'est suffisant pour les besoins quotidiens. Mon dictionnaire de swahili en compte environ 6000¹¹. Le *Petit Robert* et le *Petit Larousse* en comptent à peu près 70 000, et on estime qu'avec l'ensemble des termes techniques et scientifiques, le français comprend environ 500 000 mots. Il est possible que des langues africaines deviennent un jour universelles, mais cela ne se fera pas d'un coup de baguette magique, du jour au lendemain : il faudra en développer l'usage dans tous les domaines, et pour cela, commencer par scolariser les enfants dans leurs langues maternelles.

La deuxième raison pour ne pas éliminer le français est le fait qu'il est devenu une langue maternelle pour une partie croissante de la population, parfois de manière unique (c'est notamment le cas des Africains de la diaspora), le plus souvent avec une ou deux langues africaines, celles du père et/ou de la mère¹². Un couple où chacun des parents parle une langue différente en plus du français peut choisir de parler leurs trois langues à leurs enfants, ou bien une seule des langues africaines en plus du français, ou bien seulement le français. Le français est toujours choisi car les parents francophones estiment avec raison que sans lui leurs enfants auraient peu de chance de faire une carrière. Beaucoup d'enfants sont ainsi trilingues dès leur plus jeune âge. Et si le français

⁸ ELAN : Écoles et langues nationales en Afrique. Voir les sites <https://www.francophonie.org/IMG/pdf/OIF-ELAN-DEF.pdf> et http://www.elan-afrique.org/sites/default/files/fichiers_attaches/synthesecren-web.pdf.

⁹ Séné-Mongaba 2019.

¹⁰ Le français a jusqu'ici mieux résisté que les autres langues face à l'anglais. Mais le conformisme anglophone des universitaires étant sans limite, son avenir n'est pas assuré.

¹¹ Kamusi ya kiswahili, F. Johnson, OUP with Sheldon Press, 1975, 1999.

¹² Dans Ndibnu-Messina Ethé 2019, l'auteur donne les L1 d'un ensemble d'écoles primaires et secondaires au Cameroun dans lesquelles elle effectue une recherche. C'est le français pour 43% des élèves du secondaire, et 68 % pour ceux du primaire. Il semble donc que la part de francophones natifs soit en augmentation rapide ces dernières années, du moins dans les écoles de l'enquête.

devient la langue maternelle d'une fraction croissante de la population, il ne peut plus être considéré comme une langue étrangère parmi d'autres. Sans doute faudra-t-il dépasser le ressentiment postcolonial et envisager de considérer le français comme une langue nationale.

La troisième raison est que si le français n'était plus enseigné, il ne serait pas remplacé par une langue nationale, mais par l'anglais. Or l'anglais est lui aussi une langue coloniale, il faudrait donc en toute logique le « punir » également et ne pas l'apprendre. En outre, un pays francophone qui passerait à l'anglais perdrait 70 ans d'investissement dans l'enseignement du français, et serait alors à la traîne de l'Afrique anglophone, qui la devancerait dans tous les domaines. On verra dans la conclusion que le français procurera à l'Afrique francophone un bien meilleur destin.

3.2.2 Détour par l'Alsace et les langues régionales

Je vais maintenant évoquer brièvement mon histoire personnelle car elle peut éclairer mon propos. Le français n'est pas ma langue maternelle. Je n'ai parlé que l'alsacien jusqu'à l'âge de trois ans, quand je suis allé à l'école maternelle. Ma vie d'enfant était ainsi bilingue : alsacien dans la famille et dans la rue, français à l'école, une situation proche de celle que vivent beaucoup d'enfants africains. Ma génération a ainsi été entièrement scolarisée en français, et lorsque nous eûmes fini nos études, nous ne pouvions plus exprimer nos connaissances en alsacien. Comme le français nous était devenu naturel, c'est lui que notre génération a transmis à nos enfants. Résultat : l'alsacien est moribond.

À l'époque, après la seconde guerre mondiale, l'État français n'avait pas favorisé l'enseignement de l'alsacien et de l'allemand, bien au contraire, il avait supprimé les enseignements bilingues d'avant la guerre. Ce fut accepté par la population, qui n'osait pas revendiquer l'usage de la langue de l'ennemi. Je ne me souviens pas avoir entendu durant mon enfance des propos contre l'exclusivité de la langue française à l'école et l'interdiction qui était faite aux élèves d'y parler l'alsacien. Tout le monde pensait que c'était pour notre bien, pour que nous puissions nous intégrer dans la communauté nationale et y trouver des emplois. Seule ma grand-mère, qui ne parlait pas du tout le français, insistait pour que j'apprenne correctement l'allemand, ce que j'ai fait. Cette maîtrise du français nous a effectivement permis l'intégration dans l'ubuntu national, et sans cette langue je n'aurais pas fait la carrière que j'ai faite. Si l'Alsace était restée une province allemande, j'aurais peut-être eu une carrière en allemand. Comme l'alsacien puise son vocabulaire dans cette langue, nous aurions pu continuer à parler l'alsacien à tous les niveaux et il ne serait pas menacé. Mais l'enseignement exclusif du français nous a coupés de nos racines germaniques, et l'alsacien, réduit à la conversation quotidienne, a périclité. Si on avait instauré un enseignement bilingue français-allemand et des cours d'alsacien pour les volontaires, la situation serait toute différente. L'alsacien continuerait d'être enrichi par l'allemand et il serait sans doute resté vivace, comme le sont les dialectes germaniques en Allemagne.

Au cours des années soixante-dix, la population a commencé à prendre conscience de la fin inéluctable des langues régionales. Le système éducatif a alors mis en place des enseignements de Langue et culture régionale (LCR), mais cela n'a pas permis de ralentir leur chute. La raison en est qu'une langue patrimoniale s'apprend généralement comme langue maternelle ; lorsque les enfants ne l'ont pas parlée avec leurs parents, ils ont tendance à ne pas l'apprendre par la suite, même s'ils la comprennent encore. Il convient donc d'encourager les parents à parler leur langue à leurs enfants.

Une autre raison de l'inefficacité de la LCR est le fait qu'on n'y enseigne pas la langue au-delà de quelques expressions, chansons, poésies, proverbes, etc., et cela parce les élèves ne sont pas tous des locuteurs de ces langues. Le maître avait alors dans sa classe des élèves parlant plus ou moins bien l'alsacien, et d'autres qui ne le parlaient pas du tout. On retrouve cette situation dans les classes de langues africaines en Afrique. Comme elles comprennent le plus souvent des locuteurs de diverses langues, c'est le français qui est leur seule langue commune et le cours se fait alors dans cette langue.

Bruno Maurer a montré que cet enseignement est problématique. Les instructions officielles des trois pays qu'il étudie, le Burkina Faso, le Mali et le Niger reprennent à leur compte des méthodes utilisées pour les langues étrangères, et qui ne conviennent pas.

Si nous repartons des trois cas analysés il s'avère que l'enseignement des langues africaines a été pensé en prenant pour modèle le cas d'enseignement d'une langue qui était le plus représenté dans les différents pays : celui du français langue étrangère (en réalité seconde...). Or, celui-ci, depuis le début des années 1980, est massivement dominé par le paradigme des approches communicatives, lesquelles peuvent être globalement caractérisées comme relevant d'un apprentissage :

- reposant sur une exposition fréquente à des formes linguistiques choisies en raison de leur accessibilité/fréquence/rentabilité ;
- qui résulte seulement de l'emploi de la langue en situation ;
- produisant des connaissances linguistiques implicites, non conscientes ;
- par induction de règles de fonctionnement à partir de plusieurs cas observés/pratiqués.

C'est très exactement ce modèle qui a été transposé quand il s'est agi de penser l'enseignement des langues africaines comme L1. Or, il est tout à fait inadapté et pour au moins deux raisons que nous avons déjà évoquées dans le courant de nos analyses :

- les éléments communicatifs censés faire l'objet d'apprentissage sont déjà connus des élèves, acquis au cours de leurs premières socialisations langagières.
- l'analyse de la langue première se limite aux éléments nécessaires à l'entrée dans l'écrit : concept de mot, syllabe, son (phonème), lettre (graphème) ; mais l'élève ne construit à propos de sa langue aucun savoir qui pourrait lui servir ensuite à mieux aborder la pratique d'autres langues, le français en premier lieu.

La conséquence est que les systèmes dits bilingues se contentent de juxtaposer les apprentissages dans les deux langues sans jamais pouvoir les faire réellement converger, sans penser les points de rencontre possibles aussi bien que les divergences fondamentales. (Maurer 2019)

3.2.3 Confusion

Par ailleurs, j'ai pu constater en discutant avec des collègues africains, qu'il règne une grande confusion dans les esprits au sujet des langues¹³. J'ai fait la connaissance d'un collègue africain lors d'un séminaire, une personne tout à fait compétente et créative, qui me dit ne parler que le français à ses enfants parce que sa femme et lui-même ne parlent pas la même langue patrimoniale. Je lui ai fait remarquer qu'ils auraient pu leur parler dans les trois langues, mais ils avaient rejeté cette option. Au cours des débats, il est apparu que ce collègue était favorable à l'emploi du seul swahili dans toute l'Afrique parce que, dit-il, c'est une langue autour de laquelle les Africains pourraient s'unir et se débarrasser des langues coloniales pour être enfin eux-mêmes. Je lui ai dit qu'entre l'Afrique de Ouest et celle de l'Est, il y avait des différences culturelles considérables et que l'adoption exclusive du swahili signifierait la perte de leur héritage culturel et linguistique à eux. J'aurais pu dire aussi, mais je ne l'ai pas fait, que ce qu'ils ont en commun, c'est essentiellement la couleur de la peau, et qu'il y a sans doute des gens ailleurs dans le monde dont les Africains de l'Ouest sont bien plus proches, et notamment les autres francophones, avec lequel ils partagent un ubuntu, l'ubuntu francophone.

3.3 L'ubuntu francophone

Le troisième ubuntu est l'ubuntu francophone. On peut en distinguer deux sortes, celui des classes moyennes et supérieures qui utilisent un français standard, et celui des classes populaires, qui utilisent un français populaire, par exemple le nouchi en Côte d'Ivoire.

¹³ La confusion caractérise les idées sur les langues de manière générale, pas seulement en Afrique. Sinon, comment expliquer la manie de beaucoup d'universitaires européens de sacrifier leurs propres langues en faveur de l'anglais, ce qui aura pour conséquence la fin de leur universalité et la soumission à une science anglo-saxonne pas forcément meilleure, surtout dans les humanités ?

3.3.1 Le français standard

Il s'est créé un ubuntu francophone africain qui rassemble les classes moyennes et supérieures locales, celles des autres pays de la francophonie africaine et celles de pays francophones plus lointains. Ses membres sont dans l'ensemble actifs dans le secteur moderne de l'économie, dans l'administration, dans la médecine, dans les universités et dans la recherche. Ils sont bien connectés à l'économie mondiale. C'est dans ces classes sociales que se produit essentiellement le phénomène d'accroissement du nombre de locuteurs du français langue maternelle.

Le côté positif de cet ubuntu c'est le lien qu'il crée et maintient avec les Africains d'autres pays, créant ainsi une communauté internationale de gens partageant une culture mixte franco-africaine, en phase avec les francophones des autres continents. Le côté négatif est que ces francophones ne s'intéressent guère aux langues patrimoniales, qui représentent souvent pour eux un passé révolu, une société sans avenir. D'ailleurs, on entend très peu de voix en Afrique qui défendent, comme je le fais ici, la sauvegarde de *toutes* les langues patrimoniales. Chacun est prêt à sauver *sa* langue ; il veut bien que les autres veuillent sauver les leurs aussi ; mais on n'envisage pas d'action globale. C'est le signe qu'il n'existe pas d'ubuntu global africain en dehors de l'ubuntu francophone (ou anglophone ailleurs en Afrique).

Mais l'identification à cet ubuntu francophone est troublée par le ressentiment postcolonial que certains éprouvent (ou disent éprouver) vis-à-vis du français ; ils expriment alors parfois le souhait de son remplacement par une langue nationale. Mais qu'une langue africaine hégémonique détruise les langues patrimoniales aussi sûrement qu'un français hégémonique ne semble pas frapper les esprits. La perte serait alors la même, mais sans le gain de la maîtrise d'une langue universelle qui ouvre ses locuteurs sur de riches corpus dans tous les domaines. Si une telle politique devait être mise en place en Afrique, ce ne serait nullement pour des raisons d'authenticité et d'identité africaine, mais bien plutôt pour des raisons sociales, ou plutôt antisociales. Si l'enseignement ne se faisait qu'en langue nationale, il est clair que les classes moyennes et supérieures enverraient leurs enfants dans des écoles privées où l'enseignement se ferait en français. Au bout d'une génération, on aurait une élite francophone qui aurait accès aux emplois de la modernité, et une population non-francophone, bloquée dans son développement. C'est ce qui s'est passé en Algérie dans les années quatre-vingts. Les dirigeants de l'époque, par pure démagogie, ont arabisé à la va-vite les enseignements primaires et secondaires. Dans les années quatre-vingt-dix, les jeunes générations issues du peuple ont réalisé qu'elles n'avaient pas d'avenir sans le français et elles ont été sensibles à la rhétorique islamiste. Il s'en est suivi une décennie de guerre et de massacres.

L'ubuntu francophone africain est très riche et diversifié. Il est à l'origine d'une production littéraire et artistique de qualité. Il se développe aussi dans les universités, où la recherche atteint un niveau qui n'a pas grand-chose à envier à ce qui se passe ailleurs dans le monde. Mais il ne faudrait pas que cette activité créatrice soit coupée des cultures traditionnelles, et c'est pour cela qu'il serait bon que tous les chercheurs francophones conservent des liens avec leur ubuntu traditionnel et qu'ils maîtrisent leur langue à l'écrit. La culture traditionnelle pourrait se renforcer au contact de la culture francophone, et inversement enrichir cette dernière par l'intégration d'idées et d'éléments culturels originaux.

3.3.2 Les français populaires

Il existe aussi une francophonie populaire. Elle se développe dans les villes, dont les habitants ne parlent pas forcément les mêmes langues. Ils peuvent certes utiliser la langue nationale comme *lingua franca*, mais elle n'est pas forcément connue de tous. Les jeunes générations construisent alors à partir d'une base française une langue mouvante en perpétuelle évolution, très riche et expressive, comprenant des mots français et africains standard, ainsi que des mots « françafricains ». Voici quelques exemples sénégalais¹⁴ :

¹⁴ Merci à Ndiémé Sow pour ces exemples.

- « Une pépé » : ce mot formé à partir des graphèmes « P et P » qui forment les initiales de « pisser-passer » est utilisé par les jeunes urbains quand ils sont avec une fille sans aucune ambition de construire une relation stable et pérenne.
- « Aller massacrer » : c'est aller manger au restaurant des étudiants. Cet emploi fait penser à la malbouffe dans les restaurants universitaires dont les étudiants sénégalais se plaignent. A défaut de savourer leur repas, ils le massacrent.
- « Être cartouchard » ou « épuiser ses cartouches » signifie qu'on n'a plus la possibilité de s'inscrire à l'université.
- « Donner des calmants » : berner une fille par de belles paroles.
- « Diapiser » : discuter d'un problème crucial.
- « Couchant » : repas de secours mis de côté par les jeunes pour avoir de quoi manger lorsqu'ils sont de retour d'une sortie nocturne.
- « Talbeau » : vocable formé à partir de « tal » (mot wolof signifiant « musclé ») et « beau » (mot français) souvent employé par les jeunes filles pour vanter le charme de leur petit ami.
- « Académie LMD » : par analogie avec le système LMD (licence, master, doctorat), les jeunes Sénégalais emploient ce sigle dans le sens de « lutte, musique, danse », considérées comme les seules activités de la jeunesse, victime d'un fort taux de chômage et de manque de perspective.

Voici maintenant quelques exemples camerounais¹⁵ :

- J'ai vu des mazembés (j'ai vu des militaires)
- Je dangwa pour rentrer (je marche pour rentrer)
- Je mimba même sur toi (tu m'étonnes)

Un des avantages d'une telle langue pour les jeunes est qu'elle permet de dire des choses qui ne seraient pas acceptables pour les générations plus âgées dans une langue africaine, ou même en français standard. Les locuteurs de ces français populaires sont également très productifs dans le domaine artistique, surtout dans une veine plus populaire comme la musique ou la danse, voire le cinéma.

Ces français populaires ont tendance à être méprisés et l'école n'en tient pas compte. Pourtant, il pourrait s'agir là d'une porte d'entrée vers le français standard à l'école. Pour cela, il faudrait développer les méthodes pédagogiques nécessaires et y former les enseignants.

Pour résumer cette section, disons que le meilleur moyen pour l'Afrique francophone de se développer, est d'intégrer ses cultures traditionnelles dans l'ubuntu francophone, et pour cela, maîtriser les langues maternelles patrimoniales à l'écrit. Il faut donc les enseigner *toutes*. Les langues nationales ne sont pas en mesure pour l'instant de remplacer une langue universelle comme le français, et leur rôle consiste surtout à contribuer à la formation d'un ubuntu national qui fait que les Togolais se sentent togolais et les Ivoiriens ivoiriens. L'existence d'un ubuntu francophone pourra contribuer à maintenir l'entente entre les pays africains francophones et les pays francophones plus lointains.

Conclusion : l'Afrique au cœur de la francophonie

Les projections démographiques montrent que le nombre de locuteurs du français pourrait se situer entre 700 et 900 millions d'ici une cinquantaine d'années, la plupart d'entre eux en Afrique¹⁶. Il est ainsi possible que l'héritage de la francophonie revienne à l'Afrique, tout comme la Gaule et l'Italie ont hérité de la culture gréco-latine, un patrimoine que ces deux régions ont ensuite fait fructifier. Il faudra espérer que la France ne subira pas le sort de Rome et qu'elle continuera à jouer

¹⁵ Merci à Julia Ndibnu-Messina Ethe.

¹⁶ Voir notamment le site de l'*Organisation Internationale de la Francophonie*, qui indique un nombre de locuteurs africains du français, d'ici 2050, sept fois supérieur à tous les autres Francophones réunis (<https://www.francophonie.org/Estimation-des-francophones.html>).

un rôle dans la francophonie future, tout comme l'Angleterre reste un grand pays producteur de connaissances même si le poids de l'anglophonie s'est déplacé vers les États-Unis d'Amérique. Pour cela, il faudra qu'elle continue à privilégier le français dans l'enseignement supérieur et qu'elle redéveloppe la recherche en français dans les disciplines où il a été remplacé par l'anglais. La France s'est construite sur des langues romanes en abandonnant son héritage celtique, dont il ne subsiste que quelques traces dans le lexique. L'essentiel de la culture gauloise a disparu parce que la langue n'était pas écrite : les druides s'y opposaient pour conserver le monopole des savoirs ancestraux. Lorsqu'elle a commencé à reculer sous les coups de boutoirs du changement de langue et de l'expansion du christianisme, elle a disparu corps et biens en quelques générations. Ce qui subsiste de la culture celtique et qui s'est transmis jusqu'à nos jours, c'est essentiellement une très riche littérature irlandaise. Au Haut Moyen Âge, l'Irlande était un véritable centre culturel pour l'Europe de l'Ouest, et c'est là que se sont développés les premiers grands monastères. Les moines avaient appris à écrire le latin et le grec, et certains clercs en ont profité pour transcrire des histoires qu'on se transmettait oralement jusque-là. Sans eux, elles auraient disparu corps et biens également.

Si l'Afrique devenait le centre de la francophonie, il ne faudrait pas que cela se fasse au détriment de ses langues patrimoniales. Il est donc crucial d'alphabétiser les enfants dans leur langue maternelle. J'ai développé le pourquoi et le comment de cette question dans un article publié dans *Revue DELLA Afrique n°1* en 2018¹⁷. Je n'y reviens pas.

Il faudra aussi que l'Afrique francophone résiste à la tentation de s'angliciser. Comme il a été dit plus haut, elle perdrait soixante-dix ans d'investissement pour le français et serait obligée de tout recommencer pour l'anglais. La conséquence est qu'elle serait à la traîne de l'Afrique anglophone pour quelques décennies. Ses élites francophones seraient vite déclassées par les générations anglophones montantes : leurs acquis seraient perdus, leurs recherches négligées, leur statut rabaissé. Pour résumer cela de manière imagée, l'Afrique francophone a le choix entre un strapontin dans l'anglophonie et une place de choix au cœur de la francophonie.

L'Afrique est déjà très reconnue dans la littérature et dans les arts. Il lui manque encore de se faire connaître dans la production des connaissances. Pour cela, il faut continuer de développer l'enseignement supérieur et une recherche de qualité, d'abord dans les sciences humaines, puis dans les sciences de la matière et de la vie, qui nécessitent de plus grands investissements. Les États doivent poursuivre le développement de leurs universités, mais comme on le sait, toutes les bureaucraties finissent par générer le conformisme, la soumission et l'absence d'ambition. L'action personnelle peut et doit également jouer un rôle. C'est pourquoi je tiens à souligner l'importance du projet conçu par Koffi Agbefle, l'organisateur des colloques francophones d'Accra¹⁸, de mettre en place quelque part en Afrique, peut-être au Ghana, une université francophone d'Afrique qui accueillera et formera des étudiants de haut niveau dans tous les domaines des sciences humaines, à commencer par des linguistes et des didacticiens pour la conception et la mise en place des appareils linguistiques et didactiques nécessaires à l'alphabétisation dans toutes les langues patrimoniales.

Il faut que l'Afrique produise ses propres Claude Lévi-Strauss, Maurice Merleau-Ponty, Ludwig Wittgenstein, Marc Bloch, Éric Hobsbawm, Edgar Morin, Émile Benveniste, etc. qui puissent éclairer l'humanité d'une lumière à la fois africaine et universelle.

Bibliographie

Calvet Louis-Jean, 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.

Calvet Louis-Jean, « Mondialisation, langues et politiques linguistiques », texte trouvé sur le site du *Gerflint (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)*, sans mention de date, <http://gerflint.fr/Base/Chili1/Calvet.pdf>.

¹⁷ Frath 2018b.

¹⁸ DELLA en 2016, 2017 et 2018 et ACAREF en 2019.

- Flahault François, 2006, « *Be yourself!* ». *Au-delà de la conception occidentale de l'individu*. Éditions Mille et une nuits, Paris.
- Frath Pierre, 2019a, *Anthropologie de l'anglicisation*. Publié par *Sapientia Hominis* (www.sapientia-hominis.org).
- Frath Pierre 2019b, « Le sujet anthropologique dans le choix des langues », in Actes de colloques TDFLE n°1/2019, Amandine Denimal, Ksenija Djordjevic-Léonard, Bénédicte Pivot (dirs). <http://revue-tdfle.fr/actes-1-44/167-le-sujet-anthropologique-dans-le-choix-des-langues>
- Frath Pierre, 2018a, « Une classification gnoséologique des langues au service de la politique linguistique », in *Revue Repères-Dorif n°17 Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme : « Diversité linguistique, progrès scientifique, développement durable »*, coord. Giovanni Agresti.
- Frath Pierre, 2018b, « Alphabétiser les Africains dans leurs langues maternelles. Comment faire ? », in *Revue DELLA Afrique n°1, Didactique et enseignement des langues et littérature en Afrique*. coords. Koffi Ganyo Agbefle & Karen Ferreira-Meyers. Éditeur : Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Frath Pierre & Daval René, 2019, *Cogito versus ubuntu. Les rapports entre individu et société analysés dans un cadre anthropologique et linguistique*. Éditions Sapientia Hominis (<http://www.sapientia-hominis.org>).
- Johnson F., 1975, 1999, *Kamusi ya kiswahili*, OUP with Sheldon Press.
- Maurer Bruno, 2019 (à paraître), « Quel modèle didactique de référence pour l'enseignement des langues africaines en Afrique francophone ? », in *Méthodes et pratiques d'enseignement des langues africaines : Identification, analyses et perspectives*, Julia Ndibnu Messina Ethe & Pierre Frath (dirs), Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Ndibnu-Messina Ethe Julia, 2019, « Numérique et enseignement des langues et cultures camerounaises », *Méthodes et pratiques d'enseignement des langues africaines : Identification, analyses et perspectives*, Julia Ndibnu Messina Ethe & Pierre Frath (dirs), Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Ndibnu-Messina Ethe Julia & Yanzigiye Béatrice, 2018, « Camfranglais /Kinyafanglais et enseignement des langues secondes et/ou étrangères dans les lycées de Yaoundé et de Kigali: détection des inférences sur Facebook et tentative de remédiation des erreurs », in *Revue DELLA Afrique n°1, Didactique et enseignement des langues et littérature en Afrique*. coords. Koffi Ganyo Agbefle & Karen Ferreira-Meyers. Éditeur : Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Séné-Mongaba Bienvenu, 2019, « Enseignement en lingala par la didactique des leçons intégrées : pratiques, outils et méthodes développés à l'Institut Nsene Etienne », *Méthodes et pratiques d'enseignement des langues africaines : Identification, analyses et perspectives*, Julia Ndibnu Messina Ethe & Pierre Frath (dirs), Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.